

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. I.

1^{ER} JANVIER 1889.

No. 9.

A LA SORBONNE

SÉANCE DE RENTRÉE DE LA FACULTÉ DES LETTRES, LE 5 NOVEMBRE 1888.

Discours de M. Lavisso, Directeur d'études pour l'Histoire.

Messieurs,

En vertu d'une décision ministérielle récente, l'année que nous inaugurons sera marquée, pour ceux d'entre vous qui se destinent à l'enseignement, par une innovation.

Nous regrettons, vous le savez, que de futurs professeurs ne rencontrassent point, entre le moment où ils quittent le banc de l'écolier et celui où ils montent dans la chaire, l'occasion de réfléchir sur les devoirs qui les attendent. Il nous semblait extraordinaire que le seul métier qui fût réputé n'avoir pas besoin d'apprentissage fût le nôtre, et nous souhaitions pour vous une éducation pédagogique.

La pédagogie n'est pas populaire chez nous. Le mot est pris en mauvaise part et l'usage confond volontiers pédagogue et pédant. Pourtant la pédagogie condamne le pédantisme, c'est-à-dire le culte professé pour la forme et pour la lettre, au détriment de l'esprit, la vanité, et la vanité naïve d'un magister, qui s'imagine que savoir est le principe et la fin des choses, quand il n'est qu'un des moyens, et non le plus utile, d'élever des hommes.

La pédagogie a été cultivée de tout temps par de bons esprits et de grands esprits. Comme elle a pour objet l'éducation de l'âme, elle se modifie avec l'idée que les hommes se font de cette âme et de sa destinée. Toute révolution religieuse ou politique, toute école, toute secte, toute politique à sa pédagogie. L'histoire des doctrines de l'éducation contient les opinions successives de l'homme sur lui-même. Elle reçoit la confiance de l'idéal que se sont proposé les générations. Elle atteste dans l'humanité la continuité de l'espérance. N'ayez pas de préjugés contre la pédagogie : elle est un acte de foi en l'avenir.

Cette science de l'éducation est déjà enseignée dans notre Faculté ; plusieurs d'entre vous savent avec quel talent, quelle autorité, quel dévouement. Je dis plusieurs, mais je voudrais dire tous. Un trop grand nombre d'entre vous s'imaginent que la pédagogie n'est point faite pour l'enseignement secondaire et qu'elle ne convient qu'aux instituteurs ou aux institutrices. Prenez garde. Il ne faudrait pas que le zèle professionnel fût moindre chez vous qu'à côté de vous. C'est une des nécessités

de l'heure présente, que les enfants élevés dans les collèges et les lycées soient dressés à la vie par de vrais éducateurs. Nulle part l'inexpérience n'est plus dangereuse, l'inertie plus redoutable qu'en cet endroit. Instruisez-vous donc, vous aussi, dans la science de l'éducation, et persuadez-vous que le maître qui l'enseigne en Sorbonne devant une si grande affluence d'élèves est votre maître à vous aussi.

L'innovation dont je vais parler a précisément pour objet de l'aider dans sa tâche, d'éclairer la théorie par l'exercice, de la vérifier et de la vivifier par l'expérience.

Nous avons à Paris des maisons modèles de l'enseignement secondaire français, nos lycées. Des maîtres qui ont fait leurs preuves dirigent ces grandes classes où vous avez, presque tous, achevé vos études. Nous les prions de vouloir bien vous admettre auprès d'eux, en qualité d'apprentis. Nous aurons soin que vous ne soyez point pour eux un embarras, et que cette nouveauté ne trouble pas vos études. Les étudiants de première année d'agrégation seront répartis entre les divers lycées. Nous ne leur demanderons qu'une quinzaine ou une vingtaine de leurs journées, point de suite, mais par groupes de quatre ou cinq jours. Ils n'auront pas la prétention de remplacer le professeur. Ils seront, eux aussi, ses élèves. Ils le regarderont et l'écouteront. Si le maître le permet ils dirigeront un exercice, une interrogation, une explication, une correction de devoirs ; s'ils en sont jugés dignes, ils feront à la fin toute une classe.

Tel est, du moins, le programme général auquel nous nous sommes arrêtés : il pourra être modifié par la pratique, mais nous pensons qu'il faudra se garder toujours de gêner le professeur à qui nous demanderons de collaborer avec nous à votre éducation, et de prélever sur votre travail une contribution trop lourde. Nous estimons qu'il est possible d'obtenir par cet effort modeste de grands résultats.

Celui-ci, d'abord, qui est très considérable. Vous serez avertis que vous devez un jour être des professeurs. Je ne suis pas sûr que quelques-uns ne l'oublieraient pas, sans cette précaution. Vous n'avez peut-être pas tout une vocation très décidée. Puis vos études ont de très grandes exigences ; vos examens ne se laissent point négliger. Enfin, vous êtes jeunes, exposés à d'autres séductions qu'à celles de la pédagogie. Il faut donc que nous vous fassions penser à votre avenir.

Le meilleur moyen de vous inspirer le goût de cet avenir, c'est de vous donner l'idée des plaisirs intellectuels et des satisfactions que vous y trouverez.

L'écolier ne se doute point de ce qu'est un professeur. Entendons-nous : il sait les qualités de son maître et les défauts aussi. Il juge la personne, le plus souvent, très bien. Il excelle à faire un portrait, surtout une caricature, mais il comprend mal ou même ne comprend pas du tout la méthode de l'enseignement, l'objet qu'elle se propose ni les procédés qu'elle emploie. Tout petit, il accepte le collègue, sans raisonner, comme une nécessité traditionnelle. Il sait qu'il y doit entrer à tel âge, comme il sera soldat, quelques années plus tard. Le professeur en chaire est le premier représentant qu'il rencontre de l'autorité publique. Il croit qu'il

faut à ce fonctionnaire des devoirs comme au percepteur des contributions. Un jour dans une des classe de sixième où j'enseignais la géographie, je trouvai parmi les cartes un chef-d'œuvre de calligraphie, de dessein et de couleurs, une hiérarchie bien observée de lettres capitales, de fines hachures savamment dégradées aux bords de mer, et une ligne de partage des eaux ondulée à l'encre de Chine. Je demandai au signataire s'il était l'auteur de ce chef-d'œuvre, il me répondit comme la chose du monde la plus naturelle : " Non, Monsieur, c'est maman ". Je dus lui expliquer que, personnellement, je pouvais fort bien me passer de sa carte, que j'en demandais une, non pour moi, mais pour lui, qu'il apprit à marquer à chaque pays sa place, sa forme et ses proportions. Il fut très étonné. On est si naïf à cet âge que je m'imaginai, il y a trente et quelques années, qu'un professeur souffre comme une âme en peine pendant les vacances et ne retrouve la joie de vivre qu'à la rentrée.

L'écolier devenu grand ne revient jamais tout à fait de cette première erreur. Il ne sait que très imparfaitement la théorie des divers exercices auxquels il est soumis. Il ne voit pas comment ils sont combinés pour former son éducation.

Vieillissez de quelques années cet adolescent. Il devient jeune homme ; ce jeune homme, c'est vous. Supposez-le licencié, agrégé, professeur, c'est ce que vous serez demain. Vous êtes très capables de demeurer écoliers, en ceci du moins que vous ferez la classe comme vous l'écoutez, sans la bien comprendre. Vous reprendrez la petite route où vous marchiez quand vous étiez élèves. C'est justement ce qu'on appelle *routine*.

C'est pourquoi, nous vous prenons en pleines études pour vous confier à des maîtres, qui sont l'honneur de notre Université. Vous voilà, non plus dans une de ces conférences de la Sorbonne, où vous vous exercez moins à l'enseignement qu'à la parole devant vos camarades et vos maîtres, juges difficiles, les premiers, surtout, mais dans une vraie classe, devant de vrais élèves, des têtes jeunes, les unes attentives et dociles, les autres distraites et rebelles. Vous écoutez le professeur. Si vous faites des réflexions salutaires en remarquant, par exemple, qu'il ne suffit pas, pour enseigner, de savoir, qu'il faut savoir enseigner ; que votre érudition philosophique philologique ou historique, n'est point de mise au collège ; qu'elle est un pédantisme, qu'elle est une paresse, car elle vous épargne la peine très grande, la vraie peine professionnelle de l'appropriation de la science à l'enseignement.

Vous voyez encore comment se fait la discipline, chose si aisée et si malaisée en même temps, aisée pour le maître qui aime l'écolier et se donne à lui, qui est doux à l'enfance, charitable à l'ignorance, de belle humeur (grande qualité), sévère quand la raison de la sévérité est claire pour le délinquant lui-même, juste, absolument naturel et sincère, c'est à-dire se produisant tel qu'il est, avec ses gestes à lui, sa voix à lui, non pas avec des gestes pour écoliers et une voix professionnelle, une voix de classe, qui ne servent pas dans la vie privée.

De tout cela, vous faites votre profit. Avec la permission du professeur, vous vous essayez sous ses yeux. Vous recevez ses conseils. Votre

cour stage fini, vous nous revenez, avec une note du maître qui a bien voulu vous donner l'hospitalité. Si vous avez vraiment la vocation, vous réfléchirez de temps à autre sur l'expérience que vous avez faite. Professeur, vous entrerez dans votre première classe d'un pas mieux assuré, en homme qui sait où il va et ce qu'il doit faire, qui arrive chez lui.

Messieurs, cette éducation professionnelle, bonne en elle-même, et qui a son objet propre et nécessaire, vous permettra de vous donner avec plus de confiance à vos études scientifiques. Vous n'aurez plus à redouter, et nous ne craignons plus pour notre part, cette opinion fautive : que la science pervertit le professeur.

Je répéterai donc cette année le conseil que j'ai tant de fois donné : apprenez ici à travailler par vous-mêmes. Ajoutez à la préparation des examens quelque chose qui soit de vous et pour vous. Avertis, comme vous l'allez être désormais, que vous serez des professeurs, sachez aussi que vous devez être des savants. Ne vous laissez pas effrayer par ce mot. Il ne convient pas seulement, comme le voudrait l'usage, à l'homme qui étudie les choses anciennes ou qui peine sur les parties ardues de notre domaine intellectuel. Vous pouvez être savant en métrique, mais aussi en critique littéraire : en histoire très ancienne, mais aussi en histoire contemporaine. Comme le règne de Ramsès Méïmoun, c'est matière à érudition que celui de Louis-Phillippe. Etre savant, c'est avoir tout appris d'un sujet avec patience et avec méthode. Ayez soin que le sujet en vaille la peine, et rendez-vous capables, après l'avoir étudié, de communiquer le résultat de vos recherches. A la méthode de travail, joignez la méthode d'exposition et le talent d'écrire, ces deux formes de la polifrançaise appliquées à l'érudition.

Ici encore une éducation est nécessaire. Nous ne demandons qu'à vous la donner. Il faut bien que je vous le dise, vous êtes lents à la demander et toujours trop préoccupés de vos examens. Je ferai une exception pour un groupe d'étudiants, les historiens : les meilleurs d'entre ceux-ci ont l'ambition du travail personnel. Ce sont eux qui briguent l'attestation d'études supérieures, le seul certificat que nous puissions donner de travail désintéressé ; eux qui recherchent les bourses de voyage et les bourses d'études. Je sais bien qu'ils sont invités à cette activité par leurs examens mêmes ; l'agrégation d'histoire, qui n'est point parfaite, il s'en faut, a du moins cette qualité, qu'elle réclame du candidat la preuve du savoir-faire scientifique. Mais je dois aux historiens le témoignage qu'ils ne se contentent pas (je parle toujours des meilleurs) de préparer leur thèse d'agrégation, cette épreuve excellente ; ils choisissent ou reçoivent de nous des sujets de mémoires courts, sur des questions intéressantes, et les traitent quelquefois de telle façon que nous sommes assurés de leur avenir. Ceux-ci ne s'endormiront jamais.

Il est de votre intérêt de suivre cet exemple. Savez-vous ce que deviennent ces mémoires écrits à la Faculté ? Des sujets de thèse latine, voir même de thèse française. Or c'est un très grand point que d'emporter d'ici cette amorce du doctorat, car il faut une vertu singulière pour ne point se détendre dans les premières années de liberté ; pour ne pas se complaire dans le sentiment de satisfaction si naturel qu'on

épreuve, après s'être assis sur tant de sellettes, à se carrer dans une chaire ; pour ne point confondre le droit à n'être plus interrogé avec le droit de ne plus apprendre. Ajoutez que la profession est rude pour qui veut s'en bien acquitter, et le délassement nécessaire après la classe bien faite. Mais tout votre avenir dépend de la mesure que vous donnerez à ce délassement. Vous la ferez trop grande, si vous n'avez pas une raison qui vous rappelle à votre cabinet de travail. Cette raison ne peut être qu'un sujet de travail. Si vous ne vous le proposez pas tout de suite, vous courrez le risque de ne jamais le trouver. J'ai des camarades qui cherchent encore le leur. Ayez le vôtre, entamez-le. Il vous attendra chez vous, sur votre table ; il vous tentera, vous rappellera. Il fera que vous regarderez l'heure pour ne point trop prolonger la partie de domino ou de billard, que je tiens d'ailleurs pour très légitime.

Il y va de votre intérêt, disai-je. Je pourrais vous citer des exemples d'avancement rapide de jeunes gens qui ont fait ce que je vous conseille de faire. Des historiens auront cette année un nouveau maître que plusieurs d'entre eux ont connu élève, car il a quitté les bancs de la Faculté il y a quatre ans. Mais je veux faire appel à d'autres mobiles. Celui-là est un maître complet, qui, s'acquittant de tout son devoir professionnel, se croit obligé à grossir de son tribut, si modeste qu'il soit, notre richesse intellectuelle. Ne croyez pas surtout qu'il y ait incompatibilité entre ces deux devoirs. Ils se complètent. Qui les remplit tous deux prend des habitudes d'activité qui le servent dans l'une et l'autre tâche, puis, à ce qu'il me semble, un sentiment plus élevé de sa fonction. Il attire sur lui, sur la maison où il enseigne, sur le corps auquel il appartient, l'estime du public.

Messieurs, je n'ai parlé jusqu'ici qu'aux futurs professeurs. Je devais m'adresser à eux en particulier, l'innovation dont je vous ai entretenus étant l'événement de l'année. Les autres étudiants qui viennent ici compléter l'éducation de leur esprit, élèves d'autres Facultés et de grandes écoles publiques ou libres, étudiants étrangers, savent qu'ils sont les bienvenus. Nous leur donnerons tous les avis dont ils peuvent avoir besoin pour se guider dans la complexité de nos cours.

La pédagogie n'est pas pour eux : toute une série d'exercices leur est inutile. Ceux qui recherchent notre diplôme de licence, ce certificat par excellence de culture littéraire, trouveront chez les directeurs d'études, qui sont là pour les renseigner, des conseillers empressés. Ils peuvent, dès à présent, se référer à l'instruction ministérielle qui accompagne les programmes de licence : elle est très bien faite. Ceux qui veulent nous demander l'attestation d'études ou bien étudier sans l'ambition d'être diplômés nous diront leurs intentions : si elles sont un peu vagues, nous les précisons ensemble. Il est probable qu'ils seront attirés surtout par le moderne en philosophie, en littérature et en histoire. Ils verront que nous n'avons pas peur du moderne, pas même du contemporain, aucun préjugé en faveur des morts ; nous avons seulement le culte de ce qui est immortel, et cela ce n'est point du passé. Leur présence parmi nous est un hommage au travail désintéressé. Elle est le témoignage qu'il se trouve dans la jeunesse des esprits qui s'estiment en tant qu'esprits, et préparent leur intelligence, non seulement pour une profession, mais pour la vie. La sollicitude que nous leur témoignons démontre

que l'Université n'est point préoccupée seulement de se recruter elle-même. Nous espérons qu'ils seront d'année en année plus nombreux. Maintenant que le groupe des futurs professeurs est tout à fait organisé, nous voudrions que ces volontaires fissent corps, qu'ils s'entendissent entre eux et avec nous, qu'il s'établît une sorte de coutume de ces études libres, et que cette nouveauté s'acclimatât, pour y prospérer, dans la nouvelle Sorbonne.

Nous allons donc inaugurer la partie achevée de notre nouveau palais. C'est une date dans l'histoire de notre Faculté : il dépend de vous et de nous qu'elle soit mémorable.

La Sorbonne de saint Louis a eu son époque de gloire, au temps où elle était le représentant le plus élevé de l'Université de Paris, cette grande école des nations chrétiennes. La Sorbonne de notre siècle a été illustrée par des maîtres éminents dans l'enseignement de la théologie, des sciences et des lettres. Son nom est respecté dans le monde. L'an dernier, à Bologne, la délégation des professeurs et des étudiants français a été saluée par les cris de : Vive la France ! Vive la Sorbonne ! " Hier encore, je trouvais, dans la correspondance du Conseil général des Facultés, des lettres de l'Amérique du Sud adressées à M. le recteur, " proviseur de l'Académie de Sorbonne. " Nous sommes donc responsables, même devant l'étranger, d'un héritage glorieux. Nous l'acceptons tout entier. Du passé, nous ne renions rien ; nous admirons les docteurs en science sacrée d'autrefois et les sorbonniens modernes, les Royer-Collard, les Cousin, les Guizot, les Jussieu, les Dumas et les Pasteur. Assumons tous ces souvenirs ; nous nous sentirons plus étroitement obligés envers notre maison. Puis, comme le passé a fait son œuvre, faisons la nôtre.

La Sorbonne d'aujourd'hui, où siègent les Facultés des Sciences et des Lettres, le Conseil général des Facultés et le recteur, redevient la maison-mère de l'Université de Paris, qui revit sous nos yeux : car un sentiment de solidarité unit les maîtres, groupe les étudiants en Association et rapproche les élèves des professeurs. Qu'allons-nous faire tous ensemble ? Nous travaillerons, vous et nous ; nous enseignerons, et vous écouterez. Nous formerons des lettrés et des savants pour le profit et l'honneur de notre pays, pour mettre en valeur l'intelligence française, cet instrument propre à la découverte et à l'expression d'idées claires, justes et belles. Ce n'est pas assez. Il faut encore que notre activité soit sentie dans la vie publique.

Les Universités d'un autre pays se sont fait une place dans son histoire. Elles ont eu l'honneur de rassembler les membres épars d'un grand peuple, et de composer l'âme qui habite ce corps reconstitué. Elles triomphent aujourd'hui et elles en ont le droit ; mais je suis obligé de dire que leur victoire n'est ni modeste, ni généreuse. La jeunesse d'Allemagne est entraînée à la haine contre nous par la famille, l'école, le collège, et par l'Université. Dans cette passion, comme dans le culte de la force allemande, elle est unanime. Une école d'historiens exalte la Prusse et l'Allemagne, et s'efforce, à tout propos, de rabaisser la France. Les mêmes hommes qui nous reprochent notre incapacité à nous élever jusqu'au vrai, notre *subjectivité*, comme ils disent, se laissent

aller à l'erreur volontaire ; j'en ferai quelque jour la démonstration. Ils sont ainsi les collaborateurs d'une presse qui est tout près de persuader à ses lecteurs qu'un voyageur franchissant notre frontière passe de la civilisation à la barbarie, comme l'explorateur qui descend d'un navire européen sur la côte de Zanzibar. Or, des vainqueurs sont aisément crus sur parole ; ils marchent, entourés d'un cortège de vassaux et de valets ; leurs calomnies se répandent et trouvent créance hors d'Allemagne. Une coalition morale est formée contre nous, qui est la complice de la coalition politique.

Messieurs, il faut mettre nos écoles, comme nos frontières, en état de défensive.

Allons-nous donc prêcher l'admiration de nous-mêmes, l'orgueil et la haine ? Mais ce sont des sentiments de perte. La justice, d'accord avec notre intérêt, veut que nous reconnaissions et que nous honorions les vertus d'autrui. La tâche de l'école est de nous donner confiance en nous, de repousser la calomnie, venue du dehors et qui s'insinue jusque dans nos esprits, de combattre nos propres défaillances et nos ennemis intérieurs, les pessimistes par faiblesse, les dégoûtés et les décadents par mode, les corrompus par élégance. L'histoire, celle de l'esprit français, manifestée par les lettres et par les arts, et celle des actions françaises dans la politique, la guerre et les œuvres d'humanité, doit défendre la patrie française. L'Allemagne n'a-t-elle pas cherché, dans le passé le plus lointain, des souvenirs qu'elle a convertis en espérances ! Sans doute un petit nombre d'Allemands ont lu les livres érudits et la nation entière ne s'est point assise devant les chaires des professeurs, mais ceux-ci ont créé un esprit public, qui a pénétré les intelligences les plus obscures. Le devoir des Français qui enseignent l'histoire, est de donner aux écoliers une représentation exacte, l'idée, je ne craindrai pas de dire la théorie de la France et de son rôle dans le monde. L'histoire de la France, dans ses pages modernes, montre que nous n'avons pas besoin de haïr qui nous hait, ni de mépriser qui affecte le mépris envers nous. Elle nous dit devant combien de maîtres ces orgueilleux inclineraient encore leur servitude obséquieuse, si des souffles venus de France ne les avaient redressés. Ils ne se souviennent que de nos torts, et ils oublient nos services : ne reprochons nos services à personne, mais rappelons-les à nous-mêmes pour nous reconforter. Nous porterons plus aisément le poids des injustices dont on nous veut accabler, jusqu'au jour où nous le secouerons de nos épaules.

Je ne voudrais point faire la part trop belle aux historiens. Tous les professeurs doivent concourir à l'éducation nationale par l'éducation de l'intelligence et de la volonté. Ceux qui croiraient qu'ils ont à enseigner la grammaire simplement, et que la plus grave question du jour est de décider si l'étude du latin doit commencer en septième ou en sixième, se sont trompés dans le choix de leur vocation. Le service dans l'Université requiert d'autres aptitudes que dans les administrations des postes et télégraphes ou des contributions directes ou indirectes, qui n'ont pas charge d'âmes.

Encore une fois, d'ailleurs, nous nous adressons non pas seulement aux futurs professeurs, mais à tous. Toute la jeunesse, pendant le temps

des études où elle est réunie avant la dispersion dans la vie, doit recevoir une flamme qui ne s'éteindra plus. Il faut que chacun de vous, étudiants, par son propre effort, se repliant sur lui-même, éclaire en lui le patriotisme instinctif et prenne conscience de notre valeur, de notre dignité, de notre raison d'être. Il faut que les milliers de jeunes gens, qui, chaque année, entrent dans la nation, y apportent, avec les lumières d'une intelligence cultivée, la foi raisonnée en notre pays ; que cette foi, pour preuve de sa sincérité, agisse ; qu'elle travaille à entraîner dans un grand courant l'esprit public divisé par des souvenirs différents et par des espérances contradictoires ; qu'elle se propose de faire prévaloir notre vieux bon sens, sur les formules des sectes politiques, comme il a prévalu, il y a deux cents ans, sur les formules des sectes religieuses ; qu'elle avance ainsi l'heure de la réconciliation définitive dans la paix intérieure et dans la liberté. Voilà, Messieurs le but, la fin suprême de l'éducation nationale.

Je me suis laissé emporter hors des sujets habituels de nos discours ; mais pourquoi ne saisirions-nous pas les occasions de vous parler des plus grands de vos devoirs ? J'ai pensé souvent, à la lecture des harangues prononcées en d'autres pays (la fête de Sedan a produit toute une littérature oratoire), qu'une certaine timidité, une fausse pudeur et le respect humain, qui nous retiennent de dire certaines paroles, sont des faiblesses dangereuses. Ne procédons pas ici par prétérition. Nous n'avons pas le droit de sous-entendre l'essentiel.

D'ailleurs, l'entrée dans la nouvelle Sorbonne nous invitait à rappeler les devoirs des universités françaises. Nous les remplissons avec exactitude, modestement, sans fracas. La longue succession d'efforts, attestés par l'histoire de cette maison, ne sera pas interrompue, nous vivants. Ici nous ne sommes pas désespérés, pas découragés, pas même inquiets. Par profession, nous connaissons le passé, ses révolutions, ses erreurs et la diversité de ses fortunes. Par profession, nous préparons l'avenir. Nous lui donnerons des générations qui travailleront comme nous-mêmes, comme vous. Ce n'est pas à nous qu'il faudra dire que l'heure présente est la dernière ou l'avant-dernière. Ceux dont l'esprit est enfermé dans dans le champ clos des querelles du jour, s'imaginent, à ce qu'on assure, que la vie de la France dépend de tel ou tel accident, et que notre arrêt de mort pourrait bien être prononcé l'année prochaine. Nous savons, nous, que l'histoire continuera son cours, qu'il y aura beaucoup de législatures encore, comme il y a eu jadis beaucoup de règnes, que l'avenir nous réserve des combats et des misères, mais aussi des triomphes et des joies. Nous entrons avec cette confiance virile dans la nouvelle Sorbonne que l'architecte a faite belle, haute et fière, élégante et gaie, bien ouverte à la lumière, avec un air d'espoir et de renaissance. (1)

(1) On remarquera que, dans tous ces conseils, la note religieuse fait complètement défaut. Ce n'était, nous l'admettons, ni le temps ni le lieu de faire un sermon, mais quand on parle sérieusement aux jeunes gens des devoirs et des grandes responsabilités qui les attendent dans la vie, il n'est pas permis d'éliminer systématiquement la religion en dehors de laquelle les vertus civiques ne poussent pas de profondes racines. D'un autre côté, l'optimisme placide dont M. La Vaisse fait profession en face de l'état social de la France, n'est pas plus justifiable que sa neutralité sur le terrain religieux.

La poésie de Paul Bourget

Ce n'est pas faire un mince honneur à un écrivain que de le proclamer, que de se demander même s'il est poète. On est un critique quand on fait de la critique ; on est un romancier quand on fait des romans. On est mauvais critique, mauvais romancier. Peut-on être mauvais poète ? Suffit-il, pour être poète, de faire des vers ? On a vu des hommes de goût lire et relire un sonnet, quelques vers, et hésiter ensuite longtemps à proclamer poète leur auteur, ou à lui refuser ce titre. Quelques lignes d'un homme suffisent à le faire pendre ; quelques lignes peuvent suffire à lui assurer l'honneur de la poésie. M. Bourget a fait plus d'un sonnet ; est-il poète ? Il importerait, avant de lui mettre au front cette couronne, de définir ce que c'est qu'un poète. En critique comme en philosophie, il faut toujours définir, ou du moins se faire une manière de voir et l'exprimer avant de juger un écrivain à cette aune. Heureusement, ou malheureusement, la littérature n'a point de dogmes ; nous y sommes aux antipodes des mathématiques. Chacun prend, dans ce vague charmant de la poésie, ce qui lui plaît, s'en fait un idéal et proclame poète celui qui convient à son imagination. Le goût est le maître des appréciations de ce genre, et il est plus d'une fois guidé par le caprice. Si insaisissable que soit cette règle du goût, bien qu'on ne sache pas au juste en quoi elle consiste, chacun pourtant lui rend hommage et se range de son côté. Un homme de goût est souverain dans l'art. Ce discernement est une sorte de conscience littéraire, une sorte d'instinct que l'éducation a rendu plus sûr. Si l'on est un peu homme de goût, on ne se méprend pas sur ces coups de plume et ces pages entières où la beauté ruisselle, étincelle. C'est, sans comparaison, comme le disait un personnage comique de la *Cagnotte* : " On ne sait pas ce que c'est, mais on aime assez ça ". Il est vrai qu'il faut être scrupuleux quand on croit avoir du goût, et peser longtemps les titres que l'on veut décerner, autant que ferait l'Académie pour un prix de vertu. Où la distinction devient très difficile, c'est entre le bon et le très bon. Bien des œuvres ont ce qu'il faut pour séduire ; il faudrait savoir se défendre même contre les plaisirs délicats de la littérature. Mais nous sommes les esclaves du dilettantisme, nous nous éprenons trop vivement de tout, comme M. Bourget des créatures, et nous n'avons pas assez de jugement ou d'indépendance pour discerner ce qui aura pu satisfaire notre appétit ou contenter notre goût. Il faut se défier des trompe-l'œil, et ce n'est pas parce que nous aurons été frappés de la ressemblance vivante de tel tableau de la peinture réaliste, qu'il nous faudra immédiatement crier au chef-d'œuvre. On prodigue trop, et on le profane par conséquent, le grand nom de " maître ". Manet, le peintre, est un maître ; Zola, le romancier, est un maître. Il n'y a plus que des maîtres ; il n'y a plus de disciples, comme il n'y a plus d'enfants. Où sont, en particulier, les maîtres de la poésie ? M. Bourget est-il un maître ? Il faut répondre qu'il est au moins un bon ouvrier. Sans nous prononcer par des louanges imprudentes, nous dirons qu'il est poète.

De quelle poésie s'agit-il ? Viendrons-nous à la vieille division en genres ? L'épopée, la tragédie, ne sont plus de ce temps. La prose et la poésie, dans ce siècle, se nourrissent des mêmes talents. Il n'y a plus,

de notre temps, que de la poésie personnelle, comme il n'y a plus que du roman. Le poète d'aujourd'hui écoute son cœur, consulte un peu celui des autres, prête l'oreille à sa rêverie, se laisse inspirer par sa passion. Il peut sortir de là un joyau précieux, une fine ciselure, un bijou. Il peut aussi n'en sortir qu'une mièvrerie. Ce sont les pièces détachées, fugitives, où le poète se met lui-même dans un soupir, dans un regret. C'est un rayon de mélancolie, un accent d'âme éperdue, une forte pensée et même généreuse, un souvenir, un rien. Plus impuissant encore qu'en prose, le siècle est incapable de produire des œuvres poétiques de longue haleine. On fait encore un plan dans un roman, on y étudie des caractères ; on ne fait pas ce travail en vers ; ce qu'on connaît, ce qu'on veut dire, irait mal avec la poésie. Il faut de l'idéal pour soutenir les vers. Les romanciers de ce temps estiment trop la poésie, sans doute, pour la mettre au service de leur analyse. Il la réservent pour pousser vers le ciel de ces cris qui révèlent bien l'état de leur âme blessée. C'est par là, en effet, qu'ils s'élèvent au-dessus de la terre, ce qui est la poésie, et sont poètes par instants. Il jettent dans cet élan tout leur malaise, toutes leurs déceptions, et retombent sur eux-mêmes, de la souffrance dans l'analyse. C'est ainsi qu'on pourrait, pensons-nous, caractériser la poésie contemporaine. Si l'on nous parle de ceux qui ont franchement asservi la cadence des vers à la brutalité du réalisme, comme M. Rollinat, nous dirons que, toutes les fois qu'on est allé parmi les déliquescents, on en est revenu moins poète. Bourget, grâce à Dieu, n'est pas un décadent. Ses vers ont le sens commun. Nous ne disons pas qu'on y trouve la grande et forte poésie. Celle-ci, d'ailleurs, n'est pas l'esclave du rythme. On la retrouve ailleurs. Il y a des élans de poésie en prose. La poésie naît de la contemplation de la nature, de l'homme, de Dieu. La poésie de M. Bourget ne s'adresse jamais à Dieu, ou bien c'est par un simple desideratum. M. Paul Bourget est bien court par cet endroit, et nous voilà déjà obligé de nous lamenter sur cette poésie découronnée. Nous retrouvons dans la poésie de M. Bourget, comme dans sa prose, l'homme, mais un homme tourmenté et bien à plaindre :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieus.

M. Bourget se souvient-il du ciel ? Nous ne savons. En tout cas, son pessimisme pourrait bien n'être qu'une réminiscence. La poésie de ces modernes est une poésie d'impuissance, un effort inachevé de l'homme qui tend vers quelque chose d'idéalement beau qu'il entrevoit, et qui retombe convulsivement sur lui-même. Ainsi, M. Paul Bourget, parlant de l'espace, dit :

Est-il vrai qu'au delà des astres innombrables
Nulle voix n'ait jeté des paroles d'amour,
Que l'Olympe éloigné des dieux inexorables
Ne doive pas s'ouvrir à nos espoirs d'un jour ?

C'est là presque un désir de la foi. Que de poètes ont sangloté de ne pas connaître Dieu ! Quel titre significatif que celui de "Vie inquiète" employé par M. Paul Bourget ! Saint Augustin disait : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te*. Le tourment du cœur fait naître la poésie parce qu'il est un élan vers Dieu, malheureusement arrêté à mi-chemin, et ces flèches que les poètes lancent dans leurs petits vers sont, qu'ils

le veuillent ou non, dirigés vers Dieu. Ils veulent l'idéal, disent-ils. Ils le cherchent et le désirent. Un réaliste parfait ne sera jamais qu'un prosateur.

Qu'il y ait un certain charme à gémir de la sorte, et à enfermer sa triste pensée dans la musique des vers, on ne peut le nier. Il ne dépend pas de l'homme d'être irrémédiablement laid, et pour peu qu'il se soulève sur lui-même, et qu'il trouve des larmes dans les choses, je ne dis pas qu'il ait rencontré la grande et noble poésie, mais il y a de la poésie en lui.

On trouve cette poésie en M. Bourget. La partie matérielle de ses vers est agréable. Ils sonnent bien, coulent facilement, sont obéissants aux règles établies, et le lecteur qui se les récite, inquiet d'y trouver le prosaïque, y découvre la distinction. On y trouve assez de grâce et assez de force pour se donner à l'écrivain et à soi la satisfaction de le nommer poète. Nous n'avons rien vu cependant dans les "Bords de la mer" et dans la "Vie inquiète" qui pût s'appeler du sublime, dans l'éloquence du cœur ou dans la force de la pensée. Nous avons dit pourquoi la poésie de M. Bourget devait être courte. Il n'échappe pas complètement à son réalisme : on voit passer là trop de femmes, on devine trop d'intrigues, et il faut beaucoup d'énergie au poète pour ne pas devenir fade. Catulle au moins ne chantait que Lesbie. M. Bourget chante plus de femmes à lui seul, sans les nommer, que tous les élégiaques latins. Une de ses pièces les plus vigoureuses est intitulée : "Ambition". Le poète sait ici à quoi se prendre, l'étudiant travailleur et érudit se retrouve là. Il a au moins cette fortifiante passion de l'art :

...Je hais comme la mort les cœurs étiolés
Qui, sans orgueil, ayant borné leur destinée
Au travail qu'apportait avec soi la journée,
Ont vécu sans génie et se sont consolés.

Ici se place une question. Faut-il donc vivre la vie de ces hommes pour être poète ? Les talents de la vie inquiète ont tellement pullulé en ces temps, qu'on se demanderait presque avec amertume si

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Nous avons dans le passé, pour répondre à cette grande ineptie de Boileau, le chef-d'œuvre de Corneille. Mais cette fine poésie qui s'imprègne de toutes les distinctions, de toutes les saveurs de la vie humaine, appartient-elle sans retour aux maladifs et aux énervés ? Ne peut-on aimer Dieu, et avoir de cette tendresse pour les choses, pour la vie, pour l'homme ?

Grâce à Dieu, nous pouvons opposer à M. Bourget, et lui rappeler Louis Veillot, cet étonnant écrivain, et dans une très bonne mesure poète. M. Bourget ne doit pas avoir tant d'ambition qu'il se croie maltraité par cette comparaison. Louis Veillot a de plus que M. Bourget le verbe de sa satire, et souvent son vers est plus vigoureux et plus fort. Puisque M. Bourget veut de l'idéal, qu'il lise les deux grandes pièces qui sont en tête du volume de poésies de Louis Veillot. Nulle pièce de

Bourget et de tous les contemporains n'a plus de charme. Et cependant les héros sont honnêtes, moraux, tout le contraire des pièces à la mode. Il y a là de la beauté, des désespérances, des angoisses, le tout fondu dans un sentiment harmonieux et tendre. Qu'ont fait de mieux nos modernes poètes : de même en prose, a-t-on écrit rien de plus charmant que les nouvelles comme l'"Epoque imaginaire" ? Les plus friands sont satisfaits. Et cependant l'auteur est pieux, il est dévot. Qu'on ne nous dise donc plus qu'il faut être vicieux pour avoir du charme, et que pour avoir de grands éclats l'esprit doit chanter l'impiété.

Poétique encore est la prose de M. Bourget dans ses "Sensations d'Oxford" parues dans la *Nouvelle Revue*. Il y a là un grand sentiment de la nature, mais toujours affadi par des langueurs sensuelles qui sont de la lâcheté. M. Bourget n'a donc jamais senti les chastes et fortes amours ? Nous lui dirons que c'est là le "Grand amour" dont il parle à la fin d'une de ses nouvelles, et qu'il ne connaît pas.

M. Bourget est encore poète dans ses vers par un amour sincère de la nature. Il la comprend et la fait bien sentir. Dans les "Bords de la mer" il y a de belles pages, où les tableaux sont peints par le meilleur des procédés : la discrétion et le choix exquis. Mais M. Bourget ne recule pas devant le détail. Il a raison. Cette franchise nous porte bien au-dessus de la fausse pudeur de Delille. Un charme délicieux se répand sur ces esquisses, celui de la vérité. Ce n'est pas d'un grand souffle, mais c'est tout simple, naturel, charmant. M. Bourget ne se livre pas à ces tours de force ou à ces extravagances dont ses contemporains lui donnent tant d'exemples ; et nous voudrions connaître assez les peintres réalistes de ce temps : nous lui choisirions un modèle parmi les meilleurs et les plus sobres.

CRITON.

Le Comte Albert de Mun

L'article qu'on va lire a été écrit en juillet 1886.

Les récents débats sur l'expulsion des Princes ont décidément mis hors de pair le talent de parole de M. de Mun. Il n'y a eu qu'une voix à cet égard parmi les privilégiés présents à la séance. Les athées de l'extrême gauche eux-mêmes ont écouté le grand orateur chrétien dans un silence qu'ils ne permettent d'appeler religieux. Du reste, M. Floquet, qui a la louable intuition de l'honneur que vaut à sa présidence une belle manifestation oratoire, d'où qu'elle vienne, arrêta au passage les interruptions même les plus anodines. Le lendemain, la presse de toute nuance saluait également ce discours comme un morceau achevé. Bref, personne n'a trouvé le moindre défaut de cuirasse à l'éloquence de celui qu'on a cru plaisant d'appeler "le cuirassier catholique".

Cuirassier catholique ! Il y a longtemps que chez M. de Mun le catholique a relégué le cuirassier au second plan. La carrière militaire du député du Morbihan aura été dans sa vie un heureux et glorieux accident, mais rien de plus. Prêt à reprendre les armes le jour où la

patrie réclamera de nouveau son bras, il a quitté sans regrets, en temps de paix, un état où, si entouré qu'il fût du respect de ses chefs et de ses camarades, il ne pouvait pas se consacrer tout entier à son œuvre de soldat de Dieu. Or, cette mission fut pour lui, dès son enfance, une obsession sacrée et même comme une rançon de sa bienvenue sur terre. Sa mère n'a-t-elle pas écrit à sa sœur, Mme Craven, l'auteur des attachants *Récits d'une sœur* : " Je fais chaque jour la prière d'être privée du bonheur d'être mère plutôt que d'avoir un enfant qui ne soit pas chrétien. "

On sait si ce vœu a été exaucé, à la grande confusion des tenants de la doctrine atavique, qui recherchent en vain chez M. de Mun un simple trait rappelant son bisaïeul Helvétius. Il faut croire que l'athéisme saute plus de générations que la goutte, attendu qu'il n'a jamais laissé de trace dans la descendance de l'auteur de *L'Esprit*. Les théories de l'hérédité ne paraissent pas d'ailleurs avoir grand crédit auprès de M. de Mun, car la digne compagne de sa vie, Mlle d'Andiau, est également l'arrière-petite-fille d'Helvétius, et déjà la fervente religieuse des trois enfants issus de cette union témoigne qu'un grand courant catholique a balayé dans leurs veines jusqu'aux dernières gouttes d'un sang d'esprit fort.

M. Albert de Mun est né en 1841, au château de Lumigny, dans la Brie, magnifique demeure Louis XIII en brique et pierre, habilement restaurée par le marquis de Mun, son père. Le milieu où il a grandi était singulièrement cultivé, amoureux des choses de l'esprit, ouvert à toutes les avenues de l'intelligence. Les de Mun avaient en partage la grâce légère des grands seigneurs d'autrefois et le grand-père de M. de Mun a été célèbre pendant l'émigration par la bonne humeur avec laquelle il adoucissait pour ses compagnons, au milieu des pires traverses, les douleurs de l'exil. Du côté de sa famille maternelle, le jeune de Mun n'était pas moins favorisé. Nous venons de dire que sa mère était la sœur de l'écrivain de talent à laquelle on doit les *Récits d'une sœur*. Elle avait également pour frère Albert de la Ferronnays, dont le souvenir a inspiré tant de pages émues à Lacordaire et à Montalembert, et Fernand de la Ferronnays, père de notre ancien attaché militaire à Londres, aujourd'hui député de la Loire-Inférieure. Fernand de la Ferronnays, qui fut l'ami personnel du comte de Chambord et qui mourut à ses côtés, avait toujours vécu dans une grande réserve, dictée par sa situation auprès du Prince, et quelques royalistes inquiets lui attribuèrent en partie les hésitations de l'action monarchique ; mais après sa mort, on trouva dans ses papiers les minutes de ses lettres au Prince, et ces témoignages d'outre-tombe décelèrent non seulement un esprit droit, libéral, d'une admirable sens politique, mais encore un caractère exempt de toute pusillanimité.

Mme de Mun, qui ferma les yeux à son frère Albert et qu'à cette occasion Mme Craven appelle " le doux ange de la mort ", était marquée elle aussi pour mourir jeune. Elle le savait, mais sa résignation chrétienne, soucieuse de ne point attrister les siens, n'en fit rien paraître. Elle ne se trahit qu'une fois. Avant de partir, irrévocablement condamnée, pour le Midi, elle dit à son fils Albert en l'embrassant : " Pauvre petit, tu ne verras plus jamais ta mère. "

Elle se trompait. Par un privilège bien rare, ce fils tendrement aimé devait revoir sa mère sous les traits de Mlle de Ludres, la deuxième femme de son père. Attentive aux devoirs que lui imposait son rôle difficile, la seconde Mme de Mun se plut à mettre ses beaux-fils les aînés dans son cœur. Ses enfants à elle, qui sont actuellement la duchesse d'Ursel, la comtesse de Franqueville, l'abbé de Mun, grandissaient, grâce à elle, dans l'admiration et l'amour des grands frères, et si son tact délicat manifesta une préférence, ce fut pour les orphelins. Tout en prenant à tâche de leur rendre constamment vivace le souvenir confus de leur mère, elle savait, à force de tendresse, leur faire oublier qu'ils l'avaient perdue.

Son mari la secondait dignement dans cette œuvre. Il ne négligea rien, notamment pour faire porter tous ses fruits à la précoce intelligence de son fils Albert. Tout enfant, le futur champion de la cause catholique se distinguait de ses camarades par une surprenante facilité d'élocution. Le père s'étudia ingénieusement à développer ce don naturel. Si l'enfant avait commis d'aventure une incartade vénielle, punie d'ordinaire par quelque retranchement de plat favori, il exigeait de lui qu'il fit un discours pour demander sa grâce. Le petit coupable ne se faisait pas prier. Debout, la main appuyée sur le dossier de sa chaise, l'œil fixé sur un auditoire qui s'efforçait de paraître sévère, il improvisait sa plaidoirie. Exordes et péroraisons s'arrangeaient d'eux-mêmes dans sa cervelle enfantine. Les arguments coulaient déjà de source. On l'applaudissait, et la privation de dessert annoncée se métamorphosait le plus souvent en supplément.

Faut-il le dire, cette aptitude oratoire ne fut pas entretenue sans quelque détriment pour les études classiques. La préparation au baccalauréat en souffrit. Le jeune candidat aimait mieux lancer des proposopées aux marronniers du parc que de piocher son manuel. Il n'osa donc pas affronter la sévérité bien connue des examinateurs parisiens d'alors, le terrible M. Egger, l'implacable M. Dessains, et l'épreuve fut passée tant bien que mal à Nancy.

Le goût du travail vint plus tard à M. de Mun, après Saint-Cyr et après l'entrée au régiment. On s'étonna un beau jour de le voir s'isoler de ses camarades, et s'entourer de gros livres politiques, économiques et religieux, qu'il ne quittait qu'aux heures de service. Faut-il expliquer cette transformation par les poussées d'une vocation qui s'était ignorée jusque-là ? Faut-il insinuer que le cœur y eut quelque part et qu'ayant été trouvé un peu jeune pour obtenir la main de sa cousine, Mlle d'Andlau, il voulait prouver à tout le monde la maturité de son esprit ? Toujours est-il que ce stage laborieux ne fut pas perdu pour lui. Il y gagna de s'armer de pied en cap pour son rôle de croisé de la Foi et d'épouser sa cousine.

Depuis ce moment, la vie publique de M. de Mun—on peut le dire sans exagération—est intimement mêlée à notre histoire contemporaine. C'est une date mémorable, pour ceux qui suivent le mouvement des esprits et des idées, que celle de la fondation des Cercles catholiques d'ouvriers. Si le premier inspirateur de l'œuvre fut un particulier modeste qui en jeta les assises à l'aide de souscriptions recueillies de côté et

d'autre, on peut dire que M. de Mun a fait cette création sienne par la persévérance de sa foi d'apôtre et par son talent d'orateur. Quand il parut pour la première fois dans la salle de la rue de Grenelle en uniforme de cuirassier, avec sa belle prestance, sa tournure dégagée et fière, il avait charmé. avant d'ouvrir la bouche, un auditoire qu'il entraîna dès qu'il parla, et qui s'enorgueillit aujourd'hui d'avoir salué les premiers rayons d'une gloire dont la tribune française nous fait admirer l'entier épanouissement.

Cet orateur consommé se révélera-t-il un jour homme d'Etat ? Pour décider ce point. la chute de la République ne suffirait pas, car une monarchie restaurée hésiterait probablement à accepter d'emblée le programme de Mun. Mais ce qu'on nous affirme, c'est que le député de Morbihan se prépare, avec un studieux acharnement, au maniement des affaires publiques. Vivant en famille, dans un intérieur sevré des raffinements de luxe, il n'est distrait de ses légitimes ambitions, ni par l'appât de distractions mondaines dont il lui est arrivé de blâmer ouvertement les bruyantes manifestations, ni par je ne sais quelles suggestions d'effacement chrétien que les épreuves de l'Eglise lui font une loi de repousser.

Lui aussi sera prêt pour l'heure décisive et, si éloignée que cette heure puisse paraître à la France des Basly et des Camélinat, il ne lui est pas interdit d'arriver dans le pays où tout arrive.

GASTON JOLLIVET.

Panegyrique de Saint Martin

Il y a quelques semaines, le 11 novembre dernier, fête anniversaire du grand saint Martin, de nombreux évêques entouraient, dans sa cathédrale remplie d'une foule immense, Mgr l'archevêque de Tours ; un orateur, à la parole élevée et distinguée autant que chaleureuse et sympathique. M. l'abbé Planus, prononçait le panegyrique du thaumaturge des Gaules, et de ces grands exemples d'autrefois savait tirer pour le temps présent d'opportunes leçons, *nova et vetera*. Là surtout, dans les applications aux besoins contemporains des enseignements, que l'orateur a su dégager de la vie de saint Martin, est l'utilité pratique de ce remarquable discours.

Le zèle la charité, la piété tels sont les trois grands aspects du Saint dans lesquels il a tout résumé.

Le zèle, c'est-à-dire l'apostolat : celui de Saint Martin s'est exercé surtout, on le sait, sur les habitants des campagnes où le paganisme, vaincu déjà dans les grandes villes, s'était réfugié. Or, qu'aujourd'hui encore et surtout l'apostolat soit appelé à s'exercer auprès du peuple, des travailleurs, des masses, c'est ce que M. l'abbé Planus démontre ainsi :

“ Ce qui de notre temps ajoute au zèle apostolique en faveur de ceux que l'Evangile désigne par ce mot touchant, *pauperibus*, un motif de plus, c'est qu'ils sont en butte à un formidable assaut d'incroyance

mené contre eux de toutes parts. Que ne dit-on pas chaque jour à l'homme du peuple pour le détacher de sa foi et le pousser à une sorte de néo-paganisme des doctrines et des mœurs ?

On le flatte, on le menace, on l'humilie, on le prend par les susceptibilités les plus légitimes de son être, on travestit à ses yeux l'enseignement de l'Eglise, on dénature son histoire, on lui inspire à l'égard du prêtre des jalousies et des aversions passionnées.

Sous l'influence ininterrompue de ces excitations, il vient à se détourner même de Jésus-Christ. Oh ! s'il ne s'éloignait que de nous ! Mais le mouvement qui l'entraîne le détache de Celui qui pour lui sur tout est voie, vérité et vie, de Celui dont il a tant besoin pour vivre, travailler, souffrir, mourir. Et c'est là le plus douloureux, le plus poignant. Et c'est à ce mal qu'il faut de toute nécessité, tous, tout porter remède. Simples fidèles et prêtres, notre devoir de venir en aide à la détresse d'âme de nos frères est d'autant plus impérieux que le péril s'affirme et s'accroît davantage. Nous ne négligerons point assurément les intérêts et les besoins des esprits cultivés, que tant de dangers menacent à leur tour. Nous répondrons par la science vraie aux séductions et aux sophismes de la fausse science, nous lutterons pied à pied sur tous les terrains où nous appellent les adversaires, nous ferons la lumière sur toutes les ombres qu'ils amassent à plaisir. Au quatrième siècle, saint Hilaire écrivait sur la Trinité ses livres immortels, tandis que saint Martin évangélisait les populations rurales en leur parlant leur simple langage. Il y aura aussi parmi nous des docteurs capables de tenir tête aux plus exigeants, il y en a, il en naîtra d'autres, de jour en jour mieux armés pour le bon combat ; mais notre effort principal, mais notre grand prosélytisme, sera pour le travailleur, pour l'ouvrier, pour le peuple, dont les destinées humaines et divines, du temps et de l'éternité, se jouent à cette heure sous nos yeux. Ces choses ne discutent pas. On les rappelle, les conclusions s'imposent d'elles-mêmes.

Autre motif encore pour le croyant, apôtre par vocation, ou chrétien convaincu seulement, de se faire aujourd'hui une haute idée, une pressante obligation de sa mission envers le peuple, c'est que le peuple incontestablement prend dans la hiérarchie sociale et au grand soleil de la vie publique une place et une part qu'il n'avait pas eues jusque-là. On peut s'inquiéter de cette évolution, on peut y applaudir, elle se poursuit et rien ne l'enchaînera désormais. Eh bien ! entre penseurs, entre amis des vrais progrès de l'avenir, la question est de savoir au profit de quelle idée cette force montante va prendre son niveau, pour ou contre l'Evangile, pour ou contre la sainte foi du Christ. N'est-il pas aisé de prévoir que, suivant l'une ou l'autre de ces hypothèses contraires, tout sera changé ? L'avènement de la justice, de la paix, de la prospérité, fruit de la paix, d'un côté ; de l'autre, les pires dangers de divisions intestines, de luttes fratricides sans repos ni trêve, sous l'inspiration grandissante de la haine.

Nous le prévoyons si bien que nous nous sommes mis à l'œuvre de vingt côtés à la fois déjà ; écoles libres, patronages, cercles paroissiaux, ou autres, conférences de Saint-Vincent-de-Paul, il y a partout en

France une tendance accentuée de la part des chrétiens à se porter d'un noble et loyal élan vers le peuple. Que toutes les tentatives n'aient pas répondu aux espérances qu'on en avait conçues, qu'il y ait à retoucher ici et là aux programmes, qu'il faille unir encore plus, dans un faisceau plus serré, la force des bons vouloirs, en laissant plus d'indépendance aux initiatives privées, cela est possible, et cela nécessairement devait être. L'important c'est que l'inspiration supérieure ne se voile et ne se refroidisse plus. Pas d'arrêt, pas de défaillance, surtout pas d'abdication.

Que ce qui existe déjà s'améliore, que ce qui doit grandir grandisse que ce qui reste à naître naisse à son heure et porte ses fruits. L'avenir chrétien de notre pays et de tous les pays est à ce prix. ”

La charité s'adresse au corps, mais aussi à l'âme. De l'immortelle et historique légende de la porte d'Amiens, où saint Martin coupe en deux son manteau pour en couvrir un pauvre, M. l'abbé Planus rapproche donc, avec raison, les deux fameux voyages du saint, de Tours à Trèves, pour écarter le glaive, déjà levé sur les Prescillianistes, et faisant une application éloquente aux temps présents de cette mansuétude tout évangélique, il ajoute :

“ Nous sommes parfois tentés, chrétiens de ce temps, au milieu des douleurs qui nous accablent, des humiliations dont on nous abreuve, des obstacles qu'on nous oppose, des menaces qu'on nous prodigue, nous sommes tentés de souhaiter que la force nous débarrasse des adversaires. Est-ce la meilleure solution ? Oserions-nous le croire ? La violence triomphe momentanément. La violence n'a pas de prise sur la conscience et sur les idées. La violence prépare inévitablement les revanches formidables du lendemain.

Certes, nous n'abdiquons aucun de nos droits, nous ne cesserons de réclamer aucune de nos libertés, nous protesterons contre tous les dénis de justice, nous attendrons des pouvoirs publics cette protection honnête, désintéressée, sage, à laquelle l'Évangile a droit au sein des sociétés humaines, mais nous ne désirerons pas trop que la force, mise à notre usage et à notre profit, nous délivre comme par enchantement des contradictions et des luttes.

Ce n'est apparemment point là ce que nous réserve la Providence, ni aujourd'hui déjà, ni demain, ni dans l'avenir. La Providence, elle nous crie par la voie de saint Paul : *Stare in fide, viriliter agite*. O chrétiens ! vous croyez à l'Évangile et à Jésus-Christ, ne doutez donc pas si aisément de la bonté de votre cause, n'ayez donc pas si aisément peur des objections et du sophisme bruyant qui passe. O chrétiens ! vous portez en vous la grâce et la puissance du Christ, faites la rayonner sans repos ni trêve par la parole, par la plume, par les œuvres ; développez toutes vos forces, exercez toutes vos influences, poussez plus loin que vous ne l'avez fait encore, par des efforts plus généreux, l'expansion des énergies saintes qui sont en vous pour vaincre le monde. Voilà qui est plus viril, mes frères, que l'intervention de la violence matérielle, qui nous honore davantage, et surtout qui est plus fécond.

Et que personne, quand nous nous rangeons à ce parti courageux, à cette intelligence vaillante des conditions qui nous sont faites, ne suspecte notre zèle. Vient-il à l'esprit de qui que ce soit d'accuser saint Martin de complicité avec les priscillianistes, ou saint Athanase de pactiser avec les ariens, ou saint Augustin avec les donatistes ? Une apparence même de soupçon tomberait sous le ridicule. Eh bien ! nous défendrons qu'on nous suspecte nous aussi, chrétiens de ce siècle qui nous instruisons du passé ; et si les suspicions injustes s'obstinent, au souvenir de l'apôtre des Gaules dont nous fêtons la glorieuse mémoire, au souvenir de ses contemporains à jamais illustres, nous irons devant nous, droit devant nous, dans la dignité de nous, dans la sénérité et la paix."

Enfin, parlant de la *piété* du saint, la piété, ce ressort caché de l'action extérieure en tout temps, l'orateur corrobore cette utile leçon de deux grands exemples contemporains :

" Ces développements émus, où ma pensée m'engage, me rappellent un souvenir qu'il est deux fois légitime d'évoquer devant vous. Il y a quelques jours à peine, vous vous rencontriez à Orléans pour honorer de nouveau, et dans une solennelle manifestation, la mémoire du grand évêque dont le nom inspire et impose la reconnaissance, l'admiration le respect. Quel est le trait marquant de la vie de Mgr Dupanloup ? Par où se recommande-t-elle surtout à notre attention édifiée et à notre imitation ? Précisément par le spectacle qu'elle présente d'une alliance constante de l'esprit intérieur et de l'activité publique, du labeur écrasant et de la prière.

C'est merveille de voir, — et pour ma part je remercie son pieux biographe de nous l'avoir si bien montré, — à quel point Mgr Dupanloup, sous le poids des affaires les plus diverses, au milieu des relations les plus multipliées, dans le feu d'une polémique dont l'écho remplissait le monde, condamné chaque jour à la fatigue d'une correspondance immense, savait se réserver la liberté sainte du recueillement. L'oraison, la lecture des saintes Ecritures, la visite au saint Sacrement, pas une de ces chères habitudes de sa jeunesse cléricale n'avait fléchi devant l'assaut des choses du dehors. Comme saint Martin, l'évêque d'Orléans s'était fait, même en plein monde, un lieu sacré, un refuge inviolable, où son âme, plus près de Dieu, seule avec Dieu, amassait ses trésors.

Et Lacordaire ! J'ai besoin de le nommer à son tour, Lacordaire, tel que nous l'ont fait connaître les révélations admirables de l'un de ses frères et de ses fils ; Lacordaire, le grand orateur religieux de ce siècle, le prophète des temps nouveaux, celui dont l'incomparable accent soulevait et transportait tout ce que sa génération comptait de nobles cœurs, de jeunes et ardentes natures éprises de vérité et de beauté, où donc lui aussi puisait-il ses plus puissantes inspirations ? Dans l'intimité avec Jésus-Christ, dans la fidélité quotidienne à la prière et aux profondes méditations.

Les matinées des jours glorieux pour lui où il devait parler devant un public enthousiaste, sous les vieilles voûtes de la métropole de Paris, savez-vous ce qu'il faisait ? Il se tenait debout contre une colonne de la

crypte de l'église des Carmes, les bras en croix, pour rendre plus vivants et plus pénétrants les souvenirs de la Passion du Sauveur. Et il partait de là, il sortait de cette étreinte chaude, de ce baiser ardent du Crucifié, pour monter dans la chaire de Notre-Dame ! Il vivifiait son génie, il le baptisait à la source même de la piété. Cette crypte je la connais, cette colonne je l'ai vue, je ne veux pas mourir sans la revoir encore. ”

Voilà la vraie et belle, et utile parole évangélique ; celle qui, tout en s'appuyant sur la doctrine, autrement elle serait en l'air, sait descendre aux applications pratiques, et, tout à la fois, éclaire et anime, nourrit la foi et pousse aux œuvres. L'orateur, dont nous venons de redire quelques accents, habite, on le sent, les sphères élevées de la pensée, mais il y a, on le sent aussi, dans ce prêtre un cœur d'apôtre.

L'ART D'ECRIRE

DE LA SÉCHERESSE DES IMPRESSIONS.—DU VAGUE DANS LES IDÉES ET LE LANGAGE.—HYPERBOLES ET LIEUX COMMUNS.—
DIFFUSION ET BAVARDAGE.

Dans l'état ordinaire des choses, l'esprit sommeille les trois quarts du temps. Comme dans ces pays d'Orient où une armée de serviteurs assiège le maître, l'un ôtant son manteau, l'autre ayant soin des bottes, un troisième allumant la pipe, et où celui qui présente la pipe ne circulerait pas les bottes pour tous les trésors du monde, nous sommes habitués, par une abstraction maladroite, à isoler nos facultés et à les prendre pour autant de serviteurs qui font chacun leur besogne sans se prêter jamais appui. Quand travaille l'intelligence, la sensibilité se repose, et l'esprit s'endort dès que le cœur s'éveille. L'âme n'est jamais tout entière active, et il semble que la vie s'y ramasse toujours en un seul point. Nous avons fixé les moments et les œuvres où il faut appeler l'intelligence ; le reste du temps, dans nos autres occupations, nous n'en usons point ; il nous semble naturel de ne rien lui demander : c'est comme un outil que l'on sert après le travail pour lequel il a été fait. On ne porte point sa fourchette aux champs, ni sa bêche à table ; mais l'esprit a-t-il cette adaptation rigoureuse et exclusive ? N'est-ce pas l'outil universel, l'outil à tout faire, bon pour tous les travaux, pour tous les jeux, qu'il ne faut pas quitter dans le repos même et l'inactivité ? On dirait vraiment que nous ne nous en doutons pas.

Aussi voyez les effets : cet esprit léthargique ne s'éveille pas quand vous l'appellez. L'outil est rouillé quand on en a besoin ; il n'est plus de service, et l'on s'en passe.

On a des impressions confuses, qu'on ne sait ni ne peut débrouiller. De là les jugements sommaires, les mots vagues, dont on remplit ses discours et ses écrits. Il y a dans la langue française, dans celle que parlent les trois quarts des gens, tout un vocabulaire qui sert à ne pas penser ; ce sont ces mots mal définis, qui s'adaptent à tout, qui n'empruntent leur sens que de l'objet auquel on les applique, et qui signifient plus ou moins selon l'esprit de l'auditeur ou du lecteur. Ce sont

comme de vagues indications qu'on donne au prochain de la direction qu'il doit prendre pour atteindre notre pensée : s'il a plus d'esprit que nous, il ira plus loin, et il verra dans nos paroles tout ce que nous n'y avons pas mis. Vous vous rappelez le marquis de la *Critique de l'École des femmes*.

“ Le Marquis.—Il est vrai, je la trouve détestable, morbleu ! détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.

Dorante.—Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

Le Marquis.—Quoi ? Chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

Dorante.—Oui, je prétends la soutenir.

Le Marquis.—Parbleu ! je la garantis détestable.

Dorante.—La caution n'est pas bourgeoise. Mais, Marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis ?

Le Marquis.—Pourquoi elle est détestable ?

Dorante.—Oui.

Le Marquis.—Elle est détestable par qu'elle est détestable.

Dorante.—Après cela il n'y a plus rien à dire : voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

Le Marquis.—Que sais-je, moi ? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant ; et Dorilas, contre qui j'étais, a été de mon avis. ”

Que de femmes ressemblent au marquis de Molière ! Elles ont trois mots précieux qui résument toutes leurs émotions esthétiques, et qui peuvent encore traduire toutes leurs impressions sur tout le monde physique et moral. Ces mots magiques sont *joli, gentil et drôle*. *Joli* sert de préférence aux jugements littéraires et artistiques ; il s'applique à Raphaël et à la dernière création de la modiste en renom. *Gentil* embrasse tout le monde moral, tous les degrés, toutes les foras du bien et, avec la négation, du mal. Toute grandeur qu'on ne comprend pas, *c'est drôle* ; toute beauté qu'on ne sent pas, *ce n'est pas drôle*.

Souvent cependant on ne se contente pas de ces mots trop simples. On les trouve faibles, et on veut faire croire qu'on sent fortement. On veut paraître transporté, on singe l'enthousiasme ou l'horreur, cela dispense de donner les raisons de son goût. De là ces expressions si fort à la mode, qui sont aussi des dispenses de penser : *étonnant, merveilleux, délicieux, superbe, inouï, prodigieux, adorable, divin ; c'est un bijou ; c'est une merveille ; c'est une passion ; j'en raffole, et, par contre, exécrable, affreux, horrible, atroce, dégoûtant, assommant, abominable ; c'est une horreur ; je ne peux pas le sentir*. Grâce à ce merveilleux vocabulaire, une dizaine de mots suffisent à tout. En réalité ces mots sont des étiquettes sur des fioles vides. On n'a pas d'idées : on fait semblant d'en exprimer. Jamais on n'a mieux donné tort au mot hardi de Condillac, que le langage est un merveilleux instrument d'analyse.

Cependant, si l'on se réduisait à de si sèches notations, on aurait vite fait de dire et d'écrire, et l'on croit de son honneur d'empêcher les autres de parler pendant un temps notable, de noircir ses quatre pages de papier. Alors on fait appel à sa mémoire ; on répète ce qu'on a entendu dire à ses maîtres, lu dans les manuels, plus tard ce qu'on a entendu dire dans le monde, lu dans la revue ou le journal. On ramasse chaque jour ses idées du lendemain ; dès le collègue on s'est habitué à ne rendre au public ce qu'on lui a pris. On se passe ainsi de main en main des lieux communs, qu'on ne modifie ni dans leur forme, ni dans leur contenu, comme la monnaie qu'on reçoit et qu'on donne sans en altérer le titre ni l'empreinte. Doudan a spirituellement raillé dans une de ses lettres ce commerce de banalités qui se fait dans le monde :

“ Nous avons fait, M. d'Haussonville et moi, le complot d'accueillir Mlle de Pomaret par une suite de lieux communs débités d'un air tranquille et consciencieux, à l'effet de voir si elle s'apercevrait que nous avions baissé d'intelligence. Nous lui avons dit que l'imagination était la folle du logis ; que les maximes de La Rochefoucaud étaient désolantes ; que Montesquieu avait fait de l'esprit sur les lois ; que Delille n'avait vu la nature que dans les décorations de l'Opéra ; que *la Henriade* n'était pas un poème épique, qu'il n'y avait en France qu'un poème, le *Télémaque*. Mais elle s'en est supérieurement tirée et nous a répondu franchement que les prédicateurs devaient prêcher la morale et point le dogme ; que l'esclavage avilissait l'homme jusqu'à s'en faire aimer ; que Louis XIV devait plus aux grands génies de son temps que Racine et Pascal ne devaient à Louis XIV, et que, d'ailleurs, Bonaparte était fils de la liberté, et qu'il avait tué sa mère. ”

Voilà ce qui fait le fond de nos conversations et de nos lettres, et nous prenons dès le collège l'habitude d'appliquer ainsi sur tous les sujets qu'on nous propose des pensées reçues, des phrases faites, où nous n'avons aucun intérêt de cœur ni l'esprit. Si grande est notre paresse, inaccoutumés que nous sommes à chercher des idées ou des mots, que souvent nous aurions quelque inclination à penser d'une manière : nous parlons d'une autre, non par modestie, non par timidité, mais parce qu'il est plus commode de répéter une phrase apprise que de créer pour une pensée personnelle une forme originale.

Peut-être est-ce là le secret de l'influence immense qu'exercent les journaux et les critiques. Ce n'est ni l'ascendant de l'esprit, ni la force du raisonnement qui séduisent le public : mais ils fournissent, toute préparée pour l'usage, la formule qui juge le dernier événement politique la dernière œuvre littéraire. Eût-on quelque velléité de sentir autrement, fût-on convaincu même que la vérité des faits y oblige, la phrase est là, si tentante, si facile à prendre ; il est si commode de la ramasser ; on a si peu le loisir, si peu l'habitude de sentir sa propre pensée et d'en chercher l'exacte formule, qu'on se laisse aller ; et l'on dit blanc quand on eût pensé noir si l'on n'avait pas lu son journal. Le pis est qu'on ne s'en aperçoit pas et que l'on croit bien véritablement exprimer son sentiment personnel ; on s'y affermit, on en conçoit la vérité en le voyant partagé par tant d'autres, qui lisent aussi le journal.

Si la mémoire ne fournit pas assez, si l'on veut étoffer les lieux

communs qu'on a ramassés, on pratique l'art de *délayer* : on apprend à répéter en dix lignes ce qu'on a dit en deux, sans y ajouter l'ombre d'une idée ; et quelquefois on y acquiert une malheureuse facilité. Que de narrations, que de discours et de dissertations de collège, où coule le développement, gris et mou, où les mots suivent les mots, ternes et flasques, avec une désespérante insignifiance ! Cela donne l'impression d'un dimanche pluvieux en Angleterre. Cette facilité-là est pire que la stérilité : car il faut désapprendre ce style et retourner à l'ignorance primitive avant de faire aucun réel progrès.

Plus tard cette facilité s'accompagne volontiers du goût pour les puérités et les niaiseries, et l'on remplit les pages qu'on envoie à ses amis de riens insipides, de menus faits et de plates réflexions où le cœur ni l'esprit n'ont aucune part. Si l'on sent encore le vide des propos et que l'on aspire à l'esprit, on arrive vite aux méchancetés, à la médisance. Mme de Sévigné trouvait le prochain plaisant à Vitré, et le daubait volontiers, là et ailleurs. Il ne faut pas croire qu'on lui ressemble, parce qu'on déchire ses amis et connaissances ; sentez comme elle Molière et La Fontaine : on vous donnera ensuite le droit de relever les ridicules. Mais que de fois, par indigence d'esprit, ne s'applique-t-on pas à chercher les défauts du prochain, à lui en donner libéralement qu'il n'a pas, à travestir, méchamment ses actes et ses paroles ! Au fond, on n'est pas méchant, ni même sot, on n'est que pauvre d'idées ; et, comme il faut parler, on médite. La vie des autres est une matière inépuisable, et l'on croit obtenir un brevet d'esprit en déchirant les réputations à belles dents. Mais comme on laisserait le prochain en repos si l'on pouvait tirer ses pensées du dedans et de son propre fonds ! que l'on serait moins méchant si l'on savait user de son esprit !

LE DÉVELOPPEMENT GÉNÉRAL DE L'ESPRIT EST NÉCESSAIRE POUR BIEN ÉCRIRE, AVANT TOUTE PRÉPARATION PARTICULIÈRE.

Tout revient donc là : habituer l'esprit à réfléchir, à penser sans cesse, lui donner de la pénétration : de sorte que rien ne lui soit insignifiant, que tout ce qu'il aperçoit éveille en lui quelque idée ; que ses idées soient dans un perpétuel mouvement, au lieu de se déposer dans un coin de la mémoire, pour y dormir comme de vieux papiers dans la poudre des archives ; qu'elles se heurtent, s'associent, se groupent, se multiplient par leur incessante activité ; qu'elles se renouvellent au contact des impressions récentes, s'agrandissent, se modifient. Il faut pour cela une volonté ferme et constante, une attention soutenue, une réflexion laborieuse : mais, par le temps et l'habitude, l'effort disparaît ; les idées restent dans l'esprit vivantes, actives, efficaces et fécondes ; rien ne s'y perd, tout y germe. Si on a été attentif à regarder en soi comme au dehors, si on a essayé de noter ses émotions, d'en saisir les causes, les effets, les nuances, les degrés, la communication ira se resserrant chaque jour entre la sensibilité et l'intelligence ; les émotions multiplieront les idées, l'esprit affinera le cœur, et la subtilité du jugement s'augmentera avec la délicatesse du sentiment. Alors on pourra bien écrire, et l'on écrira bien naturellement, sans s'embarrasser des règles de la rhétorique. Il suffira de quelques conseils bien simples, bien évidents pour former le style ; quand l'esprit saisit bien, quand le cœur sent bien,

quand on a échappé à la tyrannie paresseuse de la mémoire, on n'écrit jamais mal et l'on est tout près de bien écrire.

L'art d'écrire s'apprend donc en même temps qu'on apprend la littérature, l'histoire, les sciences, par cela même qu'on les apprend en même temps qu'on avance dans la vie, par cela même qu'on vit : l'étude et l'expérience sont les vraies sources de l'invention et du style. Si l'on a bien appris, si l'on a bien vécu, c'est-à-dire comme un être actif et conscient, toutes les connaissances et toutes les émotions antérieures concourront insensiblement dans tout ce qu'on écrira, et, sans qu'on puisse marquer précisément l'empreinte d'aucune, elles se mêleront dans toutes nos pensées et dans toutes nos paroles, comme on ne saurait dire quelle leçon de gymnastique ou quel aliment entre tous a donné au corps la force dont il a fait preuve un certain jour au besoin.

Cette richesse d'impressions antérieures est ce qui fait le prix du naturel et de l'abandon dans les lettres de Mme de Sévigné. Il n'en est point où les anciennes lectures, les conversations d'autrefois, la réflexion habituelle sur soi-même, et les méditations intimes ne collaborent à l'émotion présente. Si elle écrit au courant de la plume une page qui est un chef-d'œuvre, c'est qu'elle avait au cours de toute sa vie vu, pensé, causé ; c'est que dans son intelligence toujours active les sentiments, les idées circulaient incessamment comme le sang dans son corps et entretenaient la vie ; que toute son âme était toujours debout, prête au service, et que chaque mot, chaque phrase était le produit et l'expression de toute son existence intellectuelle et morale.

N'allez pas croire qu'il lui suffise de connaître la mythologie et le poème du Tasse pour écrire la fameuse lamentation sur ses arbres abattus ; une mémoire d'écolier aurait teinté le sentiment de pédantisme, et tout était gâté. Mais il a fallu un esprit pénétré de poésie, une imagination excitable et prompt à transfigurer ses impressions, et, pardessus tout, cette pudeur des âmes délicates qui voile l'émotion d'un sourire et élude par la fantaisie l'expression trop poignante de la réalité.

Pour écrire six lignes sur la mort de Louvois, ce n'a pas été trop d'avoir entendu Bossuet et Bourdaloue, d'avoir médité sur Pascal et sur saint Augustin ; mais, ainsi préparée, elle a vu l'inexorable main de Dieu qui renversait Louvois et sa grandeur, elle l'a dit tout bonnement, et ce qu'elle a dit est tout bonnement sublime.

Vous pouvez aimer votre vieux jardinier, sans être capable d'écrire ces simples mots : " Maître Paul vient de mourir ; notre jardin en est tout triste ". Mais une âme fine et philosophique qui ait senti ce que la présence de l'homme met d'intérêt dans les choses inanimées, ce que l'indifférente sérénité de la nature a de navrant, quand disparaît ce bonhomme qui allait, venait, bêchait, taillait, introduisant le mouvement, la variété, la vie, peuplant ce désert à lui seul, âme de ce petit monde ; une imagination imbue de poésie païenne, qui exprime la tristesse de cette impassibilité même, et mette en deuil pour le vieux jardinier les fleurs éternellement belles et souriantes, peuvent seules dicter cette brève parole, où l'on entend un écho d'Homère et de Virgile.

La plénitude expressive du style est l'effet naturel d'une masse

d'impressions accumulées. Le mot spirituel, ému, pittoresque, sublime, germe sans effort et s'épanouit sur le riche fond de la vie morale : c'est le prolongement extérieur et le dernier terme d'une longue série de sentiments intimes et d'idées inexprimées.

G. LANSON.

CHARITE

Où l'on voyait jadis un tapis de verdure,
La neige a mis son blanc manteau ;
Le ruisseau ne fait plus entendre son murmure :
Il est glacé sur le coteau.

Plus de fleurs, plus de parfums, plus de chansons joyeuses ;
Les petits oiseaux désolés
Cherchent en vain l'abri sous leurs plumes soyeuses ;
Les beaux jours se sont envolés.

Donnez, enfants heureux, à l'enfant votre frère
Qui dans l'ombre pleure de faim ;
Un sou pour vous n'est rien : dans sa triste misère
Pour l'enfant pauvre c'est du pain.

Donnez, voici l'hiver qui s'avance terrible
Pour la maison sombre sans feu.
Le pauvre tremble fort à ce contact horrible
Et pour vous le froid est un jeu.

Vous qui riez du froid, de la neige et du givre,
Dont les jours sont pleins de gâtté,
Donnez au malheureux le pain qui le fait vivre,
Car Dieu bénit la charité.

CHARLES DIVET.

Le Musée de la Tour de Londres

La Tour de Londres a été convertie en Musée public. Le visiteur sérieux ne pourra manquer de trouver que le titre de Musée est singulièrement usurpé. La collection d'armes, très nombreuse, est, en grande majorité, d'une pauvreté insigne, et fort peu digne d'une aussi grande nation que l'Angleterre ; on y chercherait en vain une seule pièce qui rivalisât avec les merveilles de l'Arsenal de Vienne, de l'Armeria de Madrid, du Musée d'artillerie de Paris, ou de la précieuse Collection royale de Turin.

Restent *The Regalia*, ou Joyaux de la Couronne, qui occupent, depuis 1867, une salle de la *Wakefield Tower*. Ils comprennent une série de couronnes, de sceptres et autres objets en usage seulement pour le couronnement du souverain ; des vases sacrés employés à l'Abbaye de Westminster dans cette même occasion et dans un petit nombre de cérémonies religieuses ; la vaisselle d'or et de vermeil dont on ne se sert qu'au banquet donné à la suite du couronnement ; enfin, les divers insi-

gnes de chacun des ordres de la chevalerie britannique. Une grande partie de ces objets historiques date de la restauration de Charles II. A son retour en Angleterre, en 1660, il restait tout au plus dans le trésor de la Tour quelques pierres précieuses, non montées, et quelques fragments d'anciennes couronnes. Vynier, qui plus tard devint Lord-Maire, fut chargé de reconstituer les *Regalia* pour le couronnement, avec ordre de se conformer aussi minutieusement que possible aux anciens modèles détruits. On voit aussi dans cette salle toutes les couronnes, tous les sceptres qui, depuis, furent faits pour le couronnement de chaque souverain. Tout cela a, il faut le reconnaître, bien plus d'importance vénale que de sérieux mérite artistique, qualité presque constamment absente et qui, si elle était moins parcimonieusement représentée, ferait plus que doubler la valeur matérielle de chaque objet.

En résumé, quiconque poursuit exclusivement des recherches artistiques ne rencontrera guère que déceptions en parcourant la Tour de Londres.

L'antique forteresse n'intéresse réellement qu'au point de vue historique, — sanglant point de vue, ainsi que chacun le sait.

M. W. J. Loftie, auteur de *A History of London*, de *Memorials of the Savoy*, etc., a publié cette année une seconde édition *with Illustrations and Plans* de son *Authorized Guide to the Tower of London*, petit volume de 152 pages, qui, pour *sixpence*, vous met parfaitement au courant de tout ce qui a rapport à ce monument où se sont accomplis tant de grands drames historiques.

PAUL LEROI.

LITTERATURE INTIME

UNE LETTRE DE BONAPARTE

Nous publions aujourd'hui une lettre fort curieuse que Bonaparte, alors simple officier, adressait à son ami Talma, le grand tragédien.

“ Je me suis battu comme un lion pour la République, mon bon ami Talma, et en récompense elle me laisse mourir de faim. Je suis au bout de mes ressources ; ce misérable Aubry me laisse sur le pavé, lorsqu'il pourrait faire de moi quelque chose. Je me sens de force à primer les généraux Santerre et Rossignol et l'on ne trouvera pas un petit coin de la Vendée ou ailleurs pour m'employer !

Tu es heureux ! ta réputation ne dépend de personne : deux heures passées sur des planches te mettent en présence du public qui dispense la gloire. Nous autres militaires, il nous faut l'acheter sur une plus vaste scène, et on ne nous permet pas toujours d'y monter. Ne regrette donc pas ta position ; reste sur ton théâtre. Qui sait si je réparerais jamais sur le mien ?

J'ai vu hier Monvel ; c'est un parfait ami ; Barras me fait de belles promesses ; les tiendra-t-il ? J'en doute. En attendant, je suis à mon

dernier sou. Aurais-tu quelques écus à mon service ? Je ne les refuserais pas, et je t'en assure le remboursement sur le premier royaume que je conquerrai avec mon épée. Mon ami, que les héros de l'Arioste étaient heureux ! ils ne dépendaient pas d'un ministre de la guerre.

Adieu, tout à toi. ”

BIBLIOGRAPHIE

Littérature

LA LÉGENDE D'UN PEUPLE, poésies canadiennes, par Louis Fréchette, avec une préface de Jules Claretie. (Paris, Librairie illustrée, 7, rue du Croissant.) 7 fr. 50.

Ce livre nous donne à admirer de très beaux vers, ayant toute la valeur d'archives ; des pages héroïques, réclamant leur place dans l'histoire de France ; des annales inconnues, qui se déroulent et offrent à nos regards étonnés des dévouements admirables, des combats homériques, des portraits superbes et fidèles : hardis caboteurs, preux chevaliers, saints apôtres, nobles dames, pionniers bretons ou normands...

A une époque où la question coloniale suscite d'ardentes querelles, où il n'est que trop prouvé, par les hommes qui nous gouvernent, que les conquêtes sont désastreuses, et les colonies de gros embarras ; il est, ce semble, à propos de s'enquérir de la manière de faire de nos aïeux. Le poème canadien contrairement à ce qu'on pouvait craindre de l'auteur, qui dans ces derniers temps a sacrifié aux idées libérales, est, dans l'ensemble, un magnifique hommage à l'alliance féconde de la croix et de l'épée.

Dès le prologue, un peu surchargé " d'idées modernes ", l'auteur, parlant de la découverte de l'Amérique, dit :

Mais Colomb, en cherchant la moderne Ausonie,
Ne fut, le fier chrétien en fit souvent l'aveu,
Qu'un instrument passif entre les mains de Dieu.

Il faudrait citer tout entier le morceau intitulé : *Notre histoire*. La précision des faits, la grandeur des souvenirs, l'énergie du style, la beauté des images, l'harmonie des rimes, tout y est ; c'est rapide, pressé, enlevé, enlevant.

Puis le poète reprend les diverses phases de cette merveilleuse histoire qu'il a si bien résumée. Le départ de Jacques Cartier et de sa flotille, un chant du *Veni Creator* devant la foule qui prie et le prêtre qui bénit :

Vaillants chrétiens, allez sous la garde de Dieu !

Quatre mois après :

.....Au front de la montagne,
D'où Québec aujourd'hui domine la campagne,
Une bannière blanche au pli fleurdelisé,

Drapeau par la tempête et la mitraille usé,
Flottait près d'une croix, symbole d'espérance.
Le soleil souriait à la Nouvelle-France !

Des tableaux saisissants et d'une inspiration élevée se succèdent sous ces titres : *La Première messe, la Première nuit*, où l'abbé de Vimont, de Montmagny, de Maisonneuve, Mmes Mance et de la Peltrie, campèrent autour d'un autel de gazon où le Saint-Sacrement resta exposé, illuminé par des guirlandes de luccioles ; *la Première moisson, les Premières saisons*, rappelant l'héroïne de quinze ans, Jeanne de Verchères, repoussant seule une bande de cannibales.

Le poème intitulé : *Missionnaires et martyrs*, est dans la même note.

Dans un style plus familier, voici le récit d'un vieux pionnier, seul survivant d'un horrible massacre ; la biographie de Cavalier de la Salle, qui découvrit la Louisiane ; d'Iberville, vingt fois vainqueur des Anglais ; de Daulac des Ormeaux, de Cadieux, le trappeur poète ; du chevalier de Sainte-Hélène, de Montcalm,

Le fier héros que, dans son drapeau blanc,
Les Romains d'autrefois eussent voulu sanglant
Porter au Capitole....

de Lévis, de Vauquelain, du marquis de Vaudreuil, de Jean Sauriol, tous braves entre les braves, et fidèles jusqu'à la mort.

Qu'elles sont dignes de mémoire aussi, ces femmes que le poète canadien salue ainsi :

De nos martyrs chrétiens, immortelles rivales,
De dévouements obscurs grands cœurs fanatisés,
Que la France d'alors jetait sans intervalle
Sur ces bords incivilisés !

Dames de haut parage ou filles de chaumières,
Qui laissaient tout, amis, brillants partis,
Pour venir apporter les divines lumières
Aux petits d'entre les petits !

Tel est l'écrin que M. Louis Fréchette est venu offrir à la mère patrie. Devant des joyaux si précieux, nous ne nous sentons pas le courage d'examiner à la loupe certaines tirades, qui ont paru entachées de l'utopie progressiste ; aussi bien excusons-nous certaines appréciations peu exactes du malheureux traité de 1763.... O poète ! ce sont les institutions du passé qui ont fait de votre peuple un grand peuple, et votre *Légende* est un monument triomphal à la vieille France, votre mère et la nôtre.

La préface, de M. Jules Claretie, est supérieure à ce que nous connaissons du nouvel académicien.

E. DES BUTTES.

LA CRITIQUE SCIENTIFIQUE, par E. Hennequin, 1 vol. in-12, 3 fr. 50, chez Perrin et Cie.

Dans son livre sur *la critique scientifique*, M. Hennequin a voulu attirer l'attention sur une science nouvelle qu'il désigne d'un nom trop compliqué *l'esthopsychologie*, " la science de l'œuvre d'art en tant que signe ; elle tient le milieu entre la psychologie, la sociologie et l'esthétique ". On peut tirer de l'examen des particularités esthétiques d'une œuvre la connaissance des particularités psychologiques de l'auteur. " Toute œuvre d'art en effet touche par un bout à l'homme qui l'a créée ; elle touche par l'autre au groupe d'hommes qu'elle émeut " ; de plus, " elle n'émeut que ceux dont elle est le signe. Il faut étudier les grands mouvements politiques, intellectuels, guerriers, en leurs initiateurs d'abord, ensuite en leurs adhérents ". Pour arriver à la véritable histoire d'un individu, il faut procéder à une analyse esthétique, à une analyse psychologique, à une analyse sociologique, et faire du tout une vaste synthèse. M. Hennequin prétend que l'esthopsychologie aboutira à la création d'une autre science encore, la psychologie des peuples. Le programme est vaste. En tous cas, les actes aujourd'hui, dit-il, absorbent une moindre partie de l'énergie ; et derrière la volonté brute, il y a un arrière-fonds de pensées mystérieuses, d'émotions personnelles que les biographies suffisent à peine à rendre. La critique scientifique y réussira peut-être. Ne serait-ce pas un beau résultat ? Jusqu'à ce jour d'ailleurs, y a-t-il eu de véritables critiques ? MM. Sainte-Beuve, Nisard, Sarcey, Brunetière, Bourget ou Lemaitre, malgré leurs qualités, n'ont pu trouver grâce aux yeux de M. Hennequin : selon lui, leurs études effleurent les sujets plutôt qu'elles ne les approfondissent, et un seul homme mérite vraiment le nom de critique : c'est M. Taine. Il étudie " la race, le milieu physique et social, le moment ", en cela son œuvre inaugure et fait date. En résumé, le livre de M. Hennequin témoigne de beaucoup de recherches et d'une grande intensité de réflexions : mais parfois, il est pénible à lire et difficile à comprendre : certaines phrases longues de près de deux pages n'aident pas à la clarté. Dans d'autres cas, M. Hennequin vise trop à la formule : il a le tort de n'employer que des tournures et des mots philosophiques qui demanderaient eux-mêmes une explication. Souvent il est subtil : il se perd en des distinctions où il devient impossible de le suivre : enfin, d'une façon générale, on peut se demander si la méthode scientifique qu'il croit bonne pour apprécier les œuvres d'art est vraiment la meilleure. La science est une chose exacte qui s'adapte mal aux règles assez flottantes de l'art. L'appendice qui renferme le plan d'une étude complète d'esthopsychologie (le sujet choisi est Victor Hugo) donne à la pensée du philosophe son application. Au cours de son ouvrage, M. Hennequin a laissé échapper une idée que nous croyons absolument fautive, et que tous les artistes condamneront sans doute : " L'art affaiblit le patriotisme. " Il faut laisser le monopole de pareilles boutades à M. de Bismark : il professe en effet un dédain superbe pour l'art, sous le prétexte que " l'art est gai et que la vie est sérieuse ".

GEORGE MAZE.

CARNET D'UN CURIEUX

LA MISÈRE DE CORNEILLE.

Arthur Heulhard a publié en 1884 une étude sur les dernières années de Corneille. Nous en extrayons quelques passages relatifs à la prétendue indigence qui aurait assombri les derniers jours du grand poète. Nous y ajoutons une fantaisie de Théophile Gautier sur le même sujet.

Une légende veut que Corneille soit mort dans la misère. Loin de discuter avec cette légende, l'histoire l'a accueillie et réchauffée comme s'il y avait quelque romanesque intérêt à ce qu'elle fût vraie. Les érudits les plus sérieux, Taschereau, Levavasseur, Edouard Fournier, Picot, ceux-là mêmes qui ont le plus fait pour l'éclaircissement de la vie de Corneille, emportés par leur imagination ou troublés par ce secret besoin qu'on a de dramatiser la fin des héros, ont donné à la légende l'autorité de l'histoire et à la fable la sanction de la vraisemblance, en interprétant dans le sens le plus tragique le témoignage des contemporains sur les dernières années de Corneille.

Malgré de patientes recherches, il m'a été impossible de trouver, dans les témoignages invoqués, une seule ligne qui se prêtât à de telles interprétations. Et s'il s'en dégage un enseignement, il tournerait plutôt contre elles. Que Corneille soit mort sans avoir fait fortune par ses ouvrages, s'est un point avéré ; mais qu'il le faille voir étendu sur un grabat et dénué des ressources rudimentaires de l'existence, — à la honte de son roi, de son siècle, de ses parents, des grands dont il était l'ami, de l'Académie française dont il était le doyen, — c'est contre quoi je m'insurge de toutes les forces et avec toutes les armes de la conscience. Dans l'insistance avec laquelle certains de ses contemporains relèvent l'injure que lui fait le destin, dans l'étonnement que leur cause une disproportion barbare entre tant de gloire et si peu de fortune, je rencontre une nouvelle preuve de cette médiocrité bourgeoise où Corneille se comptait jusqu'à la dernière heure, et où ni la pauvreté ni la misère n'ont de place.

C'est cette conviction que je désire faire partager en étudiant les conditions de son existence dans le temps de sa vieillesse : cet âge critique où la lâcheté humaine s'exerce le plus cruellement contre les faibles et les abandonnés, usés dans le douloureux travail de la vie...

A des ressources de naissance et de situation, Corneille jusqu'à sa mort en 1684 joignit celles du travail. Le *Registre* de La Grange nous apporte sur ce point des notions précieuses.

Depuis la mort de Molière, le nom de Corneille avait perdu presque toute influence sur les comédiens de la rue Guénégaud, qui jouaient rarement ses ouvrages.

Mais après la jonction faite avec l'hôtel de Bourgogne, et aussitôt que, par ordre du roi, " MM. de Corneille, Racine et Quinault " eurent disposé " leurs pièces de théâtre afin que les acteurs et actrices n'eussent point de disputes pour les rosles, " Corneille entra progressivement dans le mouvement du répertoire.

Les représentations que la troupe royale a données pendant les quatre dernières années de la vie de Corneille fournissent le tableau suivant :

	1681	1682	1683	1684
<i>Edipe</i>	9 fois	3 fois	2 fois	2 fois
<i>Le menteur</i>	6 ...	5 ...	4 ...	2 ...
<i>Nicomède</i>	7 ...	5 ...	4 ...	3 ...
<i>Cinna</i>	4 ...	1 ...	3 ...	6 ...
<i>Horace</i>	7 ...	4 ...	2 ...	2 ...
<i>Rodogune</i>	6 ...	6 ...	4 ...	2 ...
<i>Héraclius</i>	3 ...	6 ...	3 ...	3 ...
<i>Polyeucte</i>	5 ...	3 ...	3 ...	1 ...
<i>Pompée</i>	5 ...	2 ...	1 ...	4 ...
<i>Le Cid</i>	4 ...	6 ...	5 ...	5 ...
<i>Sertorius</i>	2 ...	4 ...	3 ...	2 ...
<i>Othon</i>	" ...	2 ...	2 ...	2 ...
<i>Agésilas</i>	" ...	" ...	1 ...	" ...
	58 fois	46 fois	37 fois	34 fois

J'estime que ces représentations ne furent pas sans profit pour Corneille. Quoi qu'il en soit, il eut grandement à se louer de l'éclatante reprise d'*Andromède*, tragédie en machines, représentée comme il est dit dans l'édition du temps, sur le théâtre royal des seuls Comédiens du roy, entretenus par sa Majesté en leur hôtel, rue Guénégaud, le dimanche 19 juillet 1682. On la joua trente-trois fois de suite jusqu'au 4 octobre, et on la mena encore en 1683 jusqu'au 4 avril, jour de la quarante-cinquième représentation, et avec des recettes formidables. Les chefs-d'œuvre de Racine et de Molière ne dépassent pas en moyenne le tiers des recettes moyennes d'*Andromède*. Il résulte des calculs auxquels nous nous sommes livrés d'après le *Registre de la Grange*, qu'elles s'élevèrent à plus de 46,000 livres, chiffre magnifique dont le neuvième (et le droit de l'auteur allait souvent au-delà) représente une part enviable. Les comédiens avaient risqué une somme de 12,921 livres sur les machines construites par le sieur Durfort. L'édition d'*Andromède*, qui coïncide avec cette reprise, rapporta également des droits à l'auteur : elle était nécessaire aux spectateurs à cause des changements introduits dans le programme de la pièce, notamment dans la décoration du prologue qui fit littéralement fureur.

Autre bonne aubaine en 1683.

Encouragés par les recettes d'*Andromède*, les comédiens reprirent la *Toison d'or*. Il y eut relâche pour les trois répétitions. Les recettes furent moindres que celles d'*Andromède*, mais néanmoins très belles : en moyenne mille livres. La pièce fut donnée d'abord neuf fois de suite, du 9 au 30 juillet. La neuvième représentation fut interrompue à cause de la mort de la reine, mais la seconde reprise du 15 octobre n'eut pas moins de vingt-cinq représentations, toutes fructueuses. Les frais de machines payés à Durfort allèrent à plus de 12,000 livres, mais les comédiens n'eurent pas à s'en repentir. Quoique le *Registre de la Grange* ne mentionne pas de paiement à l'auteur, nous savons par les *Anecdotes dramatiques* des frères Parfaict que les comédiens, pour marquer leur

reconnaissance au sieur La Chapelle, qui avait ajouté un prologue à la tragédie, "résolurent dans une assemblée de lui faire présent de quinze louis d'or qu'ils lui envoyèrent par un de leurs camarades". Si La Chapelle a reçu quinze louis pour son prologue, il est à supposer que Corneille à touché des droits proportionnels comme auteur du reste. Il a fait publier un programme de *la Toison d'or* par Adam, qui se vendit convenablement. Pas plus qu'Adam, les comédiens ne purent s'approprier *la Toison d'or* sans le consentement de l'auteur : elle avait appartenu à la troupe du Marais qui en disparaissant avait perdu tout droit sur elle.

.....
Il n'est pas vrai que Corneille ait vécu pauvre et soit mort dans le dénuement. Né dans une famille qui tenait par ses alliances à la petite noblesse du pays, exempt des ambitions qui travaillaient son siècle, il passa toute sa vie dans l'honnête médiocrité bourgeoise qu'on lui avait transmise, dans les traditions d'ordre et d'économie auxquelles on était si fort attaché dans le monde de robe. A Paris comme à Rouen, il eut les mœurs de la province, les mêmes usages, la même simplicité robuste, la même peur du bruit. Le travail joint à la faveur royale compléta l'œuvre imparfaite de la fortune. Humble en ses habits comme en ses goûts, Corneille aima la vie non pour les satisfactions qu'elle donne, mais pour les devoirs qu'elle impose. Il mourut, fatigué de la gloire, dans cette vieillesse inconsciente qui se confond avec l'enfance.

ARTHUR HEULHARD.

La légende que combat M. Heulhard a fourni le thème d'une très jolie poésie que composa Théophile Gautier pour l'anniversaire de la naissance de Corneille, le 6 juin 1851.

Comment vint à Théophile Gautier l'idée de nous montrer Corneille chez son savetier, l'histoire vaut la peine d'être racontée.

Un soir de gala chez Delphine Gay—Mme de Girardin—*Théo* raconta que, chargé d'écrire des vers pour l'anniversaire de Corneille qui s'approchait, il était à court de sujet, ne trouvant rien dans sa tête qui lui plût.—Pourquoi, lui dit Victor Hugo, ne peindriez-vous pas l'auteur du *Cid*, faisant raccommo-der ses souliers au coin de la rue ? Gautier, ravi, composa le petit poème suivant dans la même nuit :

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
La tête dans le ciel et le pied dans la fange
Chemina à pas lents une figure étrange ;
C'était un grand vieillard, sévèrement drapé,
Noble et sainte misère, en son manteau râpé.
Son œil d'aigle, son front argenté vers les tempes,
Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes,
Et l'on eût dit à voir ce masque souverain,
Une tête romaine à frapper en airain.
Chaque pli de sa joue austèrement creusée
Semblait continuer un sillon de pensée,
Et dans son regard noir, qu'éteint un sombre ennui,

On sentait que l'éclair autrefois avait lui.
 Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.
 Le Roi-Soleil alors illuminait l'Europe,
 Et les peuples baissaient leurs regards éblouis;
 Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.
 A le chanter Boileau passait ses doctes veilles.
 Pour le loger, Mansart entassait ses merveilles;
 Au coin d'un carrefour, auprès d'un savetier,
 Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier ;
 Sur la poussière d'or de sa terre bénie
 Homère, sans chaussure, aux chemins d'Ionie
 Pouvait marcher jadis avec l'antiquité,
 Beau comme un marbre grec par Phidias sculpté.
 Mais Homère à Paris, sans crainte du scandale,
 Un jour de pluie, eût fait recoudre sa sandale.
 Ainsi faisait l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*,
 Celui que de ses mains la Muse couronna,
 Le fier dessinateur, Michel-Ange du drame,
 Qui peignit les Romains si grands,—d'après son âme !
 O pauvreté sublime ! ô sacré dénûment,
 Par ce cœur héroïque accepté seulement !
 Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,
 Ce soulier recousu me gâte tout ton règne.
 A ton siècle vanté, de lui-même amoureux,
 Je ne pardonne pas Corneille malheureux ;
 Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe.
 De la pourpre, où ton faste à grands plis s'enveloppe,
 Je voudrais prendre un pan pour Corneille vieilli,
 S'éteignant loin des cours dans l'ombre et dans l'oubli.
 Sur le rayonnement de toute ton histoire,
 Sur l'or de tes soleils, c'est une tache noire,
 O roi ! d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
 Corneille sans souliers, Molière sans tombeau.
 Mais pourquoi s'indigner ?—Que viennent les années,
 L'équilibre se fait entre ces destinées :
 Le roi rentre dans l'ombre, et le poète en sort,
 Et chacun à sa place est remis par la mort.
 Pour courtisans, Versailles a gardé ses statues,
 Les adulations et les eaux se sont tuées :
 Versailles est la Palmyre où dort la royauté.
 Qui des deux survivra, génie ou majesté ?
 L'aube monte pour l'un, le soir descend sur l'autre ;
 Le spectre de Louis aux jardins de Le Nôtre
 Erre seul, et Corneille, éternel comme un dieu,
 Toujours sur son autel voit reluire le feu,
 Que font briller plus vif à ses fêtes natales,
 Les générations, immortelles vestales !
 Quand en poudre est tombé le diadème d'or,
 Son vivace laurier pousse et verdit encor ;
 Dans la postérité, perspective incon nue,
 Le poète grandit et le roi diminue !